

pratique plus ou moins clandestine et honteuse, mais alors *quid* d'une cohérence professionnelle ? Soit enfin j'essayais d'en tirer une conceptualisation, mais alors, *quid* d'une cohérence scientifique ? Bref dans les trois cas, j'avais à opérer un effort d'appropriation et d'adaptation devant le paradoxe d'une clinique désaccordée de sa théorie.

Ne pouvant plus me satisfaire d'une science qui ne répondait pas à mes problèmes cliniques, il a bien fallu que je me confronte à ses carences et aux miennes. Il y a sûrement une dimension mégalomane à vouloir faire répondre la science à nos propres questions ; mais n'est ce pas ce qu'ont toujours fait les scientifiques ? Ceci ramène au débat quasi-philosophique du sens de la science, objet pur ou objet au service de l'humain ? En ce qui me concerne, et parce que je ne me pense pas comme une chercheuse de l'abstraction, j'ai toujours attendu d'elle qu'elle m'aide à vivre, à comprendre, dans mon quotidien et dans ma pratique.

J'ai découvert que le champ de la

science ne s'ouvre jamais pour rien, ni par hasard. Avant d'oser regarder ce qu'elle avait à me dire, j'ai hésité, cherché à me détourner de cet objet. Pourtant, je croisais des articles, des colloques, même des romans parfois, centrés sur ma problématique. Bizarre, le rapport entre l'inconscient et la science ! Et puis un jour, ça s'est imposé et je suis revenue dans le lieu du savoir pour chercher un interlocuteur prêt à m'accompagner dans ce fouillis. Alors a commencé le travail de renoncement, de forçage, d'insistance, d'audace, de certitude que non, décidément, la science ne convenait pas tout à fait bien à mon interrogation, même si je reconnaissais qu'elle y répondait un peu quand même.

Ecrire une thèse, c'est devenir tardivement grand. C'est surtout désacraliser une science divinisée, la réchauffer, la rendre accessible et aidante.

Dans ma pratique, ce changement de statut n'a eu de sens que celui d'épuiser l'expérience brute, de la nourrir de davantage de concepts, de l'assembler dans un corpus, bien sûr ; mais surtout de la valider aux yeux de la

communauté scientifique, de la mettre en relief en l'assumant avec plus d'aplomb.

Passer du savoir à la science pourrait se résumer, il me semble, à un rituel civilisationnel. Nécessaire mais incident quant au contenu qui y est déployé. C'est un des paradoxes de la science que de n'être que cela, un contenant solennel des contenus empiriques déjà-là.

Pour conclure, et célébrer encore une fois FPP et son fondateur, voici son commentaire à mon invitation à assister à ma soutenance de thèse, « à cette épreuve (...) toujours un peu traumatique même si le genre littéraire est quelque peu convenu. Le cérémonial est rarement à la hauteur des attentes de l'impétrant et surtout du travail gigantesque dont il est l'aboutissement »... Oui, mais c'est pourtant en le traversant qu'on légitime et éclaire un peu les intuitions de la clinique.

Merci Alain-Noël.

Colette Pmci

coup de coeur

Des hommes et des dieux, film de Xavier Beauvois, 2010

Il est rassurant que le cinéma comme la littérature, dans la production comme dans la réception des oeuvres, demeurent imprévisibles, témoignant d'un au-delà des stratégies commerciales. Ainsi, des romans « L'élégance du hérisson », de « Coeur cousu » ou encore de « Les déferlantes » en littérature. Ainsi, à la rentrée de septembre 2010, du film « Des hommes et des dieux ».

Qui irait voir un film sur les moines de Tibhirine qui, en pleine période de terrorisme islamiste, après des élections volées par le parti au pouvoir depuis l'indépendance, choisirent de rester en terre algérienne ? Qui irait voir une histoire de martyr ? Qui irait voir un film long (2 heures), lent, un film qui se rythme sur la vie des moines, les différents temps de prière de la journée, les psaumes chantés, les travaux des champs, les discussions collectives, les messes, les rencontres avec les algériens, avec les militaires, avec les « frères musulmans » ? Le premier producteur contacté déclina la proposition, trop risquée selon lui. Pourtant, début octobre, plus d'un million et demi de spectateurs en France.

Le film est remarquable d'intensité. Xavier Beauvois, qui se positionne comme non croyant, a fait le choix du respect vis-à-vis de ces hommes, et de tous les personnages du film, jusques aux terroristes. Ainsi a-t-il fait avec les acteurs du film une retraite, ainsi ceux-ci chantent-ils eux-mêmes les psaumes... Les acteurs sont magnifiques de présence, de foi comme de doute, de spiritualité comme de peur. Chaque rencontre se fait à hauteur d'homme, ce qui n'est pas si fréquent, ni au cinéma, ni dans la vie.

Il faut suivre le chemin qui commence dans une cohabitation faite d'aide au quotidien entre moines et habitants du village, qui se poursuit dans l'angoisse de la menace après la visite des islamistes lors de la veillée de Noël 1993, qui conduit, après de longues discussions, à la décision de rester et à l'apaisement de tous. Il faut suivre le chemin intérieur de chacun qui converge vers ce chemin commun du rapt puis de l'assassinat, en 1996, que le film choisit de dire plutôt que de montrer.

Je crois que s'il ne me fallait retenir qu'un moment de ce film, ce serait cet échange entre des musulmans très inquiets de l'actualité de leur pays qu'ils pensent devenu fou et Christian de Chergé, prier du monastère. Alors que le Père de Chergé répond à ses interlocuteurs qui s'inquiètent du risque de leur départ, que les moines sont « comme des oiseaux sur la branche », une femme arabe, restée sur le seuil de la pièce, mais au coeur de l'échange, dit : « Non, vous êtes la branche et nous sommes les oiseaux ».

Jean-Marc TALPIN

